

Quatrième conférence (P.-A. Burton, p. 95-125)

LA FORMATION INTELLECTUELLE D'ÆLRED ET SON SÉJOUR À LA COUR D'ÉCOSSE

INTRODUCTION

La décision prise par les évêques Thomas II et par son successeur Thurstan, pour appliquer les nouvelles normes disciplinaires de la réforme grégorienne « *provoqua au sein de la famille d'Aelred un véritable séisme* ». (p. 95). Devant renoncer à sa charge pastorale sur l'église d'Hexham et aux revenus liés à cette charge, comment Eilaf, le père d'Aelred, allait-il assurer la sécurité de sa famille ? Qu'allait devenir son fils aîné Aelred âgé de 4 ans ? En fait, Eilaf ne renonça aux bénéfices ecclésiastiques dont il jouissait qu'en 1138, à la veille de sa mort !

Sur la vie d'Aelred, nous ne savons pas grand-chose. Grâce à Jocelin de Furness et à son écrit sur Waldef, nous savons cependant qu'Aelred a "précipitamment" interrompu ses études « dans les écoles » pour entrer à la cour du roi David où il eut pour compagnon d'éducation et d'études deux princes royaux : Henri et Waldef. Puis, en autodidacte, il acquit avec beaucoup de courage et de fidélité une connaissance des arts libéraux et une connaissance approfondie de l'Écriture sacrée. Reprenons donc chacun de ces trois points : 1) une scolarité précipitamment interrompue ; 2) Ælred autodidacte ? ; et enfin 3) Ælred, compagnon et ami de princes royaux.

Une scolarité précipitamment interrompue

Aelred est né en 1110 à Hexham, au nord de l'Angleterre. Après ses premières années de formation dans l'école primaire de cette petite ville, il est hautement probable que son père l'ait envoyé poursuivre ses études secondaires dans l'école cathédrale de Durham, centre religieux et intellectuel réputé où l'on vénérât la mémoire de Bède le Vénérable. **Un événement providentiel se produit alors en 1124** : l'accession sur le trône d'Écosse du roi David, après le décès de son frère aîné Alexandre, en 1124. Le père d'Aelred y perçoit une opportunité qui ne se reproduira pas deux fois. Il la saisit aussitôt et, dans le but d'assurer un bel avenir à son fils, âgé de 14 ans, il utilise ses nombreuses relations pour le faire entrer à la cour royale du roi David. C'est la raison pour laquelle Aelred interrompit "précipitamment" ses études « dans les écoles » dans lesquelles il devait acquérir « les arts libéraux ».

Ceci, atteste Pierre-André Burton, est hautement probable ; d'ailleurs Aelred l'atteste lui-même dans le Prologue de son traité sur *L'Amitié spirituelle*, écrit à la fin de sa vie. « *Lorsque j'étais encore écolier (...) Un jour enfin, le livre que Cicéron écrivit sur l'amitié me tomba entre les mains ; il m'apparut aussitôt profitable par la profondeur des idées émises, et délectable par la façon dont elles étaient exposées.* » (p. 98-99)

Comment Aelred aurait-il pu lire ce livre et l'apprécier s'il n'avait pas poursuivi ses études secondaires ? Aelred était donc loin d'être un illettré. Cependant, et il le reconnaît lui-même, sa formation littéraire comportait des lacunes. Il en parle au début de son livre *Le Miroir de la Charité* (*Miroir* prologue, 2, p.27), dans son *Sermon 64* prononcé devant une assemblée de prêtres, et enfin, dans ses *Homélies sur les Fardeaux d'Isaïe* qu'il a commencé à rédiger au printemps de 1163.

« Ce (cette homélie) n'est pas à verser au compte de mes mérites, pécheur que je suis, ni au compte de mes connaissances magistrales, moi presque un illettré, comme vous le savez bien (...). Et pas non plus au compte de mes études et des efforts que j'y consacre (...), car rare est mon loisir, et les affaires me requièrent plus souvent (...). Ainsi, tout me vient de Dieu et m'est confié, et tout vous est transmis, afin que celui qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur (1 Co 1, 31) » (Homélie 1, 10).

Un autodidacte instruit par l'Esprit Saint

Est-ce pour autant qu'Aelred soit un autodidacte ? Pour Pierre-André Burton la réponse à cette question est plus complexe. « Une fois entré à la cour d'Écosse, Aelred y fut non seulement « élevé (...) » avec les princes royaux, mais également « éduqué (...) », ce qui laisse donc entendre que, même si Aelred a bien interrompu le cycle de sa formation scolaire, son entrée à la cour royale ne l'a cependant pas empêché, loin s'en faut, de poursuivre une formation intellectuelle qui lui permit, non sans doute de recevoir un enseignement de nature typiquement « académique » (ou « scolastique » !), mais - bien mieux ! - d'acquérir une ouverture d'esprit fort appréciable qui, assurément, par sa largeur et son étendue, ne manquerait pas à l'avenir de lui être très précieuse. Regardons-y donc de plus près ! » (p. 103)

Ælred autodidacte ?

En fait Jocelin de Furness, le biographe de Waldef, résume ici ce que Walter Daniel, le biographe d'Aelred avait développé dans le chapitre 18 de sa *Vita Ælredi*. Dans ce chapitre, Walter Daniel souligne la très vive intelligence d'Aelred, mais il insiste également sur l'importance de l'Esprit Saint dans cette formation. C'est lui qui fut le véritable maître d'Aelred. Cependant il ne faut pas être dupe sur cette insistance du rôle attribué à l'Esprit Saint dans la formation et les qualités intellectuelles d'Ælred.

Si le biographe d'Ælred oppose ces deux modes d'apprentissage : celui de la science péniblement acquise par l'apprentissage scolaire et celui où elle est infuse directement par pur don de l'Esprit Saint sans aucun effort de l'homme, « Il faut en effet y voir une allusion discrète à la doctrine de la « docte ignorance », si largement répandue dans toute la littérature monastique ancienne et tout particulièrement remise en valeur par la tradition cistercienne et bernardine. Selon cette doctrine, un savoir d'érudition acquis à l'école ou de manière livresque - la « science », entendue de manière péjorative - est en effet à compter pour rien en comparaison d'une connaissance « savoureuse » des choses - la « sagesse » précisément - à laquelle, seule, l'expérience personnelle peut donner accès. » (p. 105-106)

N'est-ce pas pour cette raison que saint Bernard demanda à Aelred d'écrire le *Miroir de la charité* ?

« Si Bernard insista tant pour que son jeune disciple anglais consentit à écrire le *Miroir*, c'est sans doute parce qu'il avait perçu en lui la présence de **ce subtil alliage**, qu'il appréciait tant pour lui-même : d'une part, **richesse d'une expérience spirituelle authentique**, rudement éprouvée au creuset d'un combat intérieur personnellement vécu et, d'autre part, **finesse naturelle d'une vive intelligence**, qui, pour n'avoir pas été « défigurée » par une formation intellectuelle de type « scolaire » (universitaire) très poussée, faisait d'Aelred, aux yeux de Bernard, un témoin particulièrement authentifié, convaincu et convaincant - capable donc de parler au cœur des autres - pour montrer, en sa personne et en son parcours humain, tout à la fois la pertinence et **la fécondité spirituelle du monachisme cistercien comme école de la charité et lieu d'une authentique formation humaine intégrale.** » (p. 107)

À la cour royale d'Écosse

Le compagnon et ami de deux princes royaux : la grâce d'une seconde famille

Quand il fut introduit par son père à la cour du roi David, Aelred devint le condisciple et le compagnon d'adolescence de **deux princes royaux** : **Waldef** (né en 1095) que la reine Mathilde avait eu de son premier mariage avec Simon de Senlis et **Henri**, qu'elle eut en 1114 de son second mariage avec David. **Waldef** et **Henri** comptèrent beaucoup pour Aelred.

Henri son cadet de 4 ans, fut son compagnon de tous les instants, et une indéfectible amitié les lia l'un à l'autre. Malheureusement, il devait mourir prématurément en 1152, à l'âge de trente-huit ans, un an avant son propre père. **Waldef** fut le « condisciple et l'ami très cher ». De **Simon**, le deuxième fils que la reine Mathilde avait eu de son premier mariage avec Simon de Senlis, rien ne nous est dit. « *Il semble en tout cas s'être désolidarisé de son beau-père puisque, durant la guerre civile d'Angleterre, et en particulier au moment de la bataille de l'Étendard, en 1138, il ne se rangea pas du côté de l'impératrice Mathilde, nièce de David, mais prit décidément le parti d'Étienne de Blois (dont il est le petit-neveu par son oncle Robert II de Beaumont) et auquel il resta fidèle jusqu'au bout, même après la captivité d'Étienne.* » (p. 115)

Pour Eilaf, le père d'Aelred, l'entrée de son fils à la cour d'Écosse avait surtout pour but de lui assurer son avenir en lui offrant la possibilité d'acquérir une belle situation, mais pour Aelred lui-même, âgé de quatorze ans, elle allait prendre une autre signification. Parvenu « *au seuil de l'adolescence, à l'âge où le cœur s'éveille à la vie affective et aux grandes amitiés, cette entrée allait humainement signifier bien davantage. Non programmée, elle se révélerait même, pour sa vie personnelle, d'une fécondité inattendue et insoupçonnée... De fait, la cour royale d'Écosse sera pour le jeune Aelred tout à la fois **une école de sainteté** et de piété, **une école de culture** et d'universalité, et enfin **une école de l'amitié.** » (p. 108)*

« *Quelle est donc cette famille qui compta tant dans et pour la vie d'Aelred ? Assurément une famille où la sainteté de vie était tenue en haute estime et où la pratique des vertus morales de charité et de justice était quotidiennement et très réellement vécue.* » (p. 108)

Assurément, le roi David était plus qu'un bon roi, il fut aussi pour Aelred un second père, et un roi qui « *assuma sa charge royale de façon éminemment exemplaire, en homme juste, chaste et humble, "aimé de Dieu et des hommes"* » (p. 109).

Au contact d'un tel roi et de sa famille, le séjour d'Aelred à la cour royale d'Écosse a donc certainement dû être une véritable école de sainteté. Celui-ci n'avait-il pas reçu en legs de sa mère, la future sainte Marguerite d'Écosse, une particulière dévotion pour la sainte Croix ? Dévotion qu'il transmit ensuite à Aelred qui en resta marqué durant toute sa vie ! Cet attachement à la Croix du Christ n'est-il pas devenu en effet une pièce maîtresse de sa spiritualité et de sa théologie de la vie monastique ?

La cour royale d'Écosse fut aussi pour Aelred une véritable école d'ouverture culturelle. Par ses origines familiales, le roi David appartenait en effet à **trois milieux culturels différents**. Par son père, il était de culture **saxonne**. Par sa mère Marguerite, il était de culture **anglaise** et de culture **germanique**. Et à ses trois cultures, nous pouvons en ajouter une quatrième : la culture **franco-normande**, qu'il reçut à la cour d'Angleterre avant de devenir le roi d'Écosse.

Cette ouverture sur l'Europe et en particulier sur la France ne lui fit-elle pas entrevoir la possibilité pour des peuples de culture différente de « vivre ensemble dans la paix » ? Ne l'inciterait-elle pas plus tard à agir pour promouvoir la paix et la fraternité dans son pays et entre tous les pays d'Europe ? N'est-ce pas aussi cette ouverture qui l'incita à entrer dans l'Ordre cistercien plutôt que dans un ordre plus ancien ?

« École de sainteté et d'universalité, la cour d'Écosse sera enfin pour Aelred une école où il fera peu à peu, mais non sans mal ni erreur initiale d'appréciation, le lent et laborieux apprentissage de ce qu'est **une authentique relation d'amitié**. » (p. 115) Aelred en parle dans le Prologue du plus célèbre de ses traités : *L'amitié spirituelle*. Cette première expérience de l'amitié lui a permis d'abord de découvrir les joies de l'amitié, le bonheur d'aimer et de se sentir aimé (*Amitié*, Prologue, 1), mais elle lui a permis aussi d'en mesurer les limites et les imperfections.

« Prise dans les fluctuations de diverses liaisons amicales, mon âme était ballottée çà et là ; ignorant les lois de la véritable amitié, elle se laissait souvent tromper par ce qui y ressemble. Un jour enfin, le livre que Cicéron écrit sur l'amitié me tomba entre les mains ; il m'apparut aussitôt profitable par la profondeur des idées émises, et délectable par la façon dont elles étaient exposées. » (*Amitié*, Prologue, 2)

« Bien que je ne me voyais pas à la hauteur d'une telle amitié, je me félicitais cependant d'avoir découvert une espèce de méthode susceptible de canaliser les va-et-vient de mes amours et de mes affections. » (*Amitié*, Prologue, 3)

La découverte du *De amicitia* de Cicéron fut assurément pour Ælred une étape essentielle dans son cheminement humain et sa croissance spirituelle. Ce livre eut un retentissement tellement grand dans son cœur, son intelligence et sa mémoire, qu'il restera toujours pour lui un guide et un fondement solide, qu'il ne reniera jamais. Ce traité est devenu « pour lui comme un horizon de fond que, une fois devenu cistercien, il cherchera inlassablement à éclairer de lumières nouvelles en le « fusionnant » avec deux autres horizons que sa vocation monastique mettait à sa disposition : l'Écriture et la tradition spirituelle des saints Pères. » (p. 117-118)

Ælred l'affirme d'ailleurs lui-même dans le prologue de son petit traité (*Amitié*, Prologue, 5-6), et ce qu'il nous dit nous montre que, dans sa quête spirituelle et existentielle, il avait bien intégré pour lui-même et pour les autres ce que l'on désigne aujourd'hui en philosophie morale sous le nom de « principe de gradualité ».

« Il lui permettra ainsi, pour lui-même : de ne renier jamais aucune de ses expériences de jeunesse, même entachées d'imperfection, voire de péché - pour preuve : la liberté avec laquelle il ose en parler ! ; pour autrui : de le recevoir et de l'accueillir, quel qu'il soit, là où il en est de son cheminement humain et spirituel ; et, dans le domaine de sa réflexion sur l'amitié : de ne jamais juger négativement même les formes inachevées de cette relation pourvu qu'elles ne se ferment pas à un progrès ultérieur et qu'elles deviennent plutôt occasion de croissance humaine. » (p. 118-119) Comme cette attitude vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis des autres est importante et pleine de compassion et d'espérance !

Mais pour l'instant, Ælred n'en est pas encore là. « À l'en croire, l'expérience qu'il fit de l'amitié à ce moment-là de son existence lui laissa même dans le cœur, malgré les joies immenses qu'il en éprouva, des sentiments ambivalents, si amers et si partagés qu'« épouvanté par son propre visage », il « se prit lui-même en horreur : » (p. 119)

« Je gisais souillé et replié, ligoté et garrotté, englué dans une iniquité tenace, écrasé par le poids d'une habitude invétérée. J'ai alors prêté attention à moi-même, j'ai regardé qui j'étais, où j'étais, ce que j'étais. Je me suis pris en horreur [...], et j'ai été épouvanté par mon propre visage ; l'horrible figure de mon âme malheureuse m'a terrifié. Je me déplaisais à moi-même, parce que toi, tu commençais à me plaire [...]. Les chaînes des mauvaises habitudes m'enserraient, l'amour des miens m'enchaînait, les liens des relations sociales m'entravaient, et plus que tout, il y avait le nœud d'une certaine amitié qui m'était plus douce que toutes les douceurs de cette vie. Ces choses me goûtaient, elles me plaisaient, mais toi plus encore ! » [Miroir I, 79.] (p. 119-120)

Il précisera même que ce sentiment de profond dégoût pour lui-même le conduisit au bord du désespoir. Il évoque même, en termes à peine voilés, la tentation du suicide. « *Car ma blessure était tout intérieure : elle me mettait à la torture, m'effrayait et empoisonnait mes profondeurs par son odeur intolérable. Si tu n'avais bien vite tendu la main, ne pouvant plus me supporter moi-même, j'aurais peut-être eu recours au pire remède qu'offre le désespoir.* » [Miroir I, 79.]

Que s'est-il donc passé dans la vie d'Aelred pour qu'il en arrive à ce point de désespérance ? Comment, également, comprendre de tels aveux ? Avant de les considérer de plus près (...), on veillera à garder une certaine forme de réserve ou retenue, et ici, on se souviendra avantagement du précieux avertissement que fit jadis Aelred Squire : malgré les apparences... et contrairement à ce que l'on croit trop spontanément, Aelred « parle beaucoup moins de lui qu'on ne le suppose souvent. » Il en résulte du coup que non seulement sa personnalité se présente à nous foncièrement sous la forme d'« une énigme », mais qu'en outre, pour une large part, « l'intériorité essentielle de sa vie intérieure nous échappe »... (p. 120)

Pour tenter de mieux percevoir la nature de la crise spirituelle qu'Aelred traversa juste avant son entrée à Rievaulx, il convient de tenir compte tout à la fois des *sources littéraires* (augustinienne) dont Aelred dépend étroitement et du *contexte humain* dans lequel il vivait alors. Pour cela, il faut que nous nous attardions quelque peu aux fonctions qu'Aelred exerça dans l'entourage royal et à la place, importante, qu'il fut amené à y occuper.

Progressivement en effet, Aelred gagna si bien l'affection du roi David, et surtout sa confiance, que ce dernier « *l'éleva dans sa maison et le combla d'honneurs, dans son palais, au point de le mettre à la tête de bien des affaires* » (VÆ 2, 10 et 12). [Aelred] fut dès lors considéré par une large part de la domesticité et par tous les membres de l'entourage royal comme un autre seigneur, comme un second prince [...]. *Après de lui [le roi David], il exerça la fonction de « surintendant » de la maison royale : rien, au-dedans ou au-dehors, ne se faisait donc sans lui. Il était agréé de tous en toutes choses, sans jamais être en défaut* [VÆ 2, 10 et 13]. (p. 121)

Cette promotion, qui dut avoir lieu, au plus tôt en 1131 ou 1132, était courante à cette époque. Elle donna à Aelred beaucoup de pouvoir et faisait de lui un surintendant général. Aelred était devenu l'administrateur des biens royaux et donc le responsable direct de l'intendance et des cuisines, un superministre cumulant le portefeuille des finances, de l'économie et des affaires sociales... Aelred assumait si bien cette fonction, qu'il écarta toute occasion de trouble social.

« *Aelred occupait donc une charge importante auprès du roi David. Doublée de l'affection et de l'estime dont il jouissait auprès de lui, elle le plaça dans une situation d'autant plus délicate qu'elle suscita contre lui des jalousies farouches qui l'exposèrent tout particulièrement à la vindicte d'un chevalier beaucoup moins "chanceux" que lui.* » (p. 123)

Walter Daniel s'est attardé longuement sur cette situation conflictuelle dans le chapitre 3 de la *Vita*. Cela lui permettait de mettre en valeur les qualités humaines et morales d'Aelred, et d'insister aussi sur l'intensification des liens qui existaient entre le roi David et son « protégé ». « *Il trouva chez Aelred non seulement un associé qui l'honorait d'une humble et profonde déférence, mais également [un ami] très cher qui l'entourait de ses encouragements, et enfin un intime dont il jouissait de la présence ou "de la présence de qui il jouissait ?"* » (VÆ 3, 28)

Le second intérêt que présente le chapitre 3 de la *Vita* réside dans le fait qu'il jette une lumière crue sur les rivalités qui pouvaient exister au sein même de l'entourage royal et sur les bassesses humaines auxquelles elles conduisaient. Aelred serait-il entré au monastère à cause des accusations qui furent portées contre lui par son rival et de ce qu'elles insinueraient à propos de son orientation psychoaffective et sexuelle ? Comme cette question est délicate, nous en reportons l'examen au chapitre suivant.